

# Hochelaga mon amour

Par Elisabeth Desjardins

Hochelaga, à Montréal, un quartier qui résonnait faux pour moi ; un peu trop dans l'est, un peu trop pauvre, un peu trop trash, un peu trop populaire ; un univers qui me faisait peur... moi, la petite bourgeoise. J'y avais fait du bénévolat plus jeune durant mon bac en psycho pour mieux connaître la misère, la vraie. Et je dois dire que je l'ai rencontrée dans Hochelaga, celle des enfants et des familles, celle qu'on rencontre dans le fond de l'âme.

Mais bon, j'avais presque 30 ans et je désirais vivre seule après quelques années de galère avec des colocs et à vadrouiller un peu partout à travers le monde. Je voulais un beau grand appartement que j'avais visualisé dans mes rêves ; dans une grande rue, bordée d'arbres avec plein de lumière, à deux pas du métro, pas trop loin du centre-ville... et surtout, pas trop cher. Je savais que ce lieu existait et ainsi, j'ai arpenté le tout Montréal sans rien trouver, soit trop loin, soit trop cher, soit trop petit, soit trop décrépit. Alors même que je pensais ne jamais trouver, j'ai reçu l'appel d'une jeune femme à la voix douce, Blanche ; elle cherchait à céder son appartement dans Hochelaga. Elle me disait que j'avais répondu à son annonce sur Kijiji et que je pouvais venir le visiter. J'hésitais... oui, j'avais bien répondu à cette annonce par désespoir peut-être mais est-ce que j'allais perdre mon temps à visiter un appartement dans un quartier où je ne voulais pas habiter ? Hochelaga, le top de la misère, le royaume des prostitués, l'est de l'est, presque l'Est soviétique. Mais bon, quelque chose me disait qu'il fallait que j'y aille et puis, la femme m'avait inspirée avec son prénom... Blanche. J'y suis allée.

J'ai pris mon vélo et j'ai dévalé la côte Saint-Michel jusqu'au bas de la ville, dans l'est de l'est. Là, l'énergie change, les gens sont assis sur le pas de leur porte et parlent entre eux, l'allure de la plupart ne paye pas de mine, mais ils semblent toutefois sympathiques. Plus je me rapproche de ladite rue, plus les arbres sont grands, il y a un parc et puis ça y est,

je tourne sur la rue Valois...Valois, c'est le nom d'une des familles qui a régné en France jadis... rien de moins. La rue est magnifique, comme je l'avais imaginée ; elle est bordée d'arbres matures et plongée dans la lumière matinale, un joyau caché dans le Hochelague trash ! J'arrive devant l'immeuble : un beau bâtiment en brique rouge et surtout un appartement, celui dont j'avais rêvé; fraîchement peint, grand, lumineux avec deux balcons à un prix très abordable et une chouette fille qui me fait visiter. J'étais la première à le voir, alors je l'ai immédiatement pris et signé le bail. Quelques heures plus tard, je me suis demandé si je n'avais pas fait une erreur. Oui, c'était l'appart de mes rêves, à bon prix et près de tous les services, mais c'était dans l'est de l'est... ouf !

J'ai dû prendre le temps d'apprivoiser cet univers si particulier qu'est Hochelaga. Je me suis laissée guider par mon intuition cette fois-là, et ce fut une bonne chose.

Il y a de ces personnages dans ce Hochelaga qu'il est impossible de rencontrer ailleurs. On ne sait pas d'où ils viennent exactement, mais lorsque je m'ennuyais toute seule chez moi, je n'avais qu'à faire deux pas à l'extérieur de mon appartement pour rencontrer l'un d'eux. Sortis de l'un de mes songes probablement, ils faisaient partie de l'univers coloré de Hochelaga.

Il y avait d'abord mes voisins d'en bas que mon propriétaire nommait la famille Bougon<sup>1</sup>. J'ai d'abord cru qu'il exagérait... mais il avait raison. Ils étaient environ sept à habiter dans un grand 7 et demi. Tous des adultes ; le couple, leurs enfants qui avaient mon âge, et l'oncle. Personne ne travaillait parmi eux, ils passaient leurs journées assis sur le balcon à surveiller les allées et venues du voisinage. Une des femmes de la famille n'était guère jasante ; elle me faisait toujours un air pas possible quand je la saluais et me disait : « Checke-toué, le proprio est un maudit voleur pis un criss de cochon ». Son mari lui, je ne le comprenais pas trop, il mâchait tellement ses mots que j'avais l'impression qu'il parlait une langue étrangère, je devais le faire répéter deux fois pour comprendre le minimum. Ce type avait une logique étrange; il me racontait un jour qu'il s'était acheté un nouveau chien... roux cette fois-ci parce que tous les chiens noirs qu'il avait eus étaient morts. Ah ? Les

chiens roux sont immortels ?, me disais-je à moi-même. Je leur en ai voulu longtemps, car quelqu'un du voisinage m'a raconté qu'ils ont un jour cherché à se débarrasser de mon chat parce qu'il entraînait chez eux. Ils ne l'ont jamais fait. Puis, je me suis dit qu'au final, ils étaient sympas parce qu'ils étaient plus zen que moi... moi, je courais toute la journée, eux, ils restaient sur leur balcon, presque à méditer.

Il y avait aussi cette Gina qui habitait presque au coin de Valois et Ontario. Elle vivait sur cette rue depuis plus de 30 ans et avait vu les arbres de la rue grandir. Elle avait toutes sortes d'histoires à raconter sur le Hochelaga de jadis. Malheureusement, sa raison commençait à défaillir ; lorsqu'elle faisait ses courses sur Ontario, elle apportait dans un grand chariot tout ce qu'elle possédait, car elle disait que des gens entraient chez elle quand elle sortait. Ce qui faisait qu'elle sortait rarement de sa petite cour. Je l'ai vu un jour le crâne rasé, affirmant que les voisins d'en face faisaient du vaudou contre elle et elle avait lu dans un livre que de se raser le crâne annulait la malédiction vaudou.

La voisine de Gina, c'était une très vieille femme édentée. Elle ne sortait jamais, et c'est son neveu qui habitait sur la même rue qui s'en occupait. Le soir, quand je revenais de la piscine, je voyais la tête de cette très vieille femme par sa fenêtre à côté d'une petite étagère avec un toutou cheap tricoté en laine rose... vision surréaliste. Un printemps, j'ai vu que le neveu vidait l'appart de la très vieille femme, elle était décédée, il vendait toutes ses choses. Gina était là, l'air triste, elle avait dans ses mains la photo en noir et blanc d'une très jeune femme en robe de mariée, c'était la vieille femme, elle était belle.

Il y avait également un homme dans ma rue qui était tout le temps assis sur son balcon avec son chapeau de cow-boy, il était un peu sourd et jouait de l'accordéon. Il chantait de très belles chansons parisiennes avec un fort accent québécois, c'était tout à fait charmant et on pouvait l'entendre du boulevard Ontario. En parlant de musicien, je ne peux pas passer à côté de ce fameux Marc, le violoniste du boulevard Ontario, il jouait au violon de magnifiques airs classiques assis par terre sur le trottoir... mais ce que je préférais, c'est quand il jouait la musique du film *Le Parrain*. Il était à moitié aveugle, les passants lui donnaient

un peu d'argent ou à manger. Un jour, il s'était installé près du métro Joliette pour dormir... quelqu'un lui avait installé un petit sofa sur lequel il dormait et une petite table de nuit... C'était rendu comme sa petite chambre à ciel ouvert, et les gens venaient lui rendre visite pour jaser. Malheureusement, la police a fini par venir pour lui dire qu'il ne pouvait pas s'installer là. Un jour, il s'est fait voler son violon. Il était hystérique, agressif, il gueulait sur les gens, il mendiait de l'argent pour se racheter un nouveau violon. Les gens du quartier ont compris que Marc ne pouvait fonctionner sans son violon, il y passait toutes ses frustrations ; quelqu'un a fini par lui donner un violon et la paix est revenue. Mais il y a une autre histoire particulièrement légendaire autour de Marc. Un automne, quelqu'un du quartier a annoncé sur Facebook que Marc était décédé dans un incendie... Il en a découlé plusieurs messages de tristesse de perdre notre violoniste de quartier. Au printemps, je croise une amie sur Ontario qui me dit que Marc n'est pas mort... quoi ? Il joue sur la rue Joliette en plein soleil, mais en plus de ça, il n'est plus aveugle et a engraisé un peu... il a l'air en meilleure santé que jamais ! Miraculé, ressuscité, comme le Christ ! On ne sait pas trop ce qui est arrivé exactement à Marc cet hiver-là, ça fait partie de sa légende.

J'aimerais enfin vous parler de cet homme d'une soixantaine d'années rencontré dans un petit parc du quartier alors que j'étais engagée comme animatrice de lecture pour lire des livres aux enfants dans les parcs. J'étais un peu découragée, car aucun enfant n'était sur les lieux. Cet homme est venu me voir pour savoir ce que je faisais là, puis, m'a raconté que jadis, les gens ne sortaient pas du quartier, c'était comme un pays en soi... Ils ne dépassaient pas la rue Papineau, c'était comme une sorte de frontière naturelle. Il m'a affirmé que lui, il était un vrai « Hochelagonaien », parce qu'il était né dans Hochelaga, il avait grandi dans Hochelaga, qu'il vieillissait dans Hochelaga et qu'il mourrait dans Hochelaga. Il voulait m'aider dans mon travail, alors il m'a proposé de me ramener des enfants dans le parc la semaine suivante. Lorsque je suis arrivée la semaine d'après et qu'il m'a aperçue, il a fait signe à une dizaine d'enfants qui attendaient derrière lui de venir me voir. Ils ont tous accouru vers moi, je n'ai jamais eu autant d'enfants pour mon animation ! Pour les attirer, l'homme leur avait promis un super snack

après l'animation. Ainsi, lorsque j'ai eu terminé, on s'est tous installés sur une table de pique-nique pour déguster les roteux et les patates frites que l'homme avait achetés à la Pataterie ! Oui ! Hochelague, c'est comme ça parfois. Convivial et sympathique, au moment où on s'y attend le moins !

Je pourrais continuer à vous raconter des histoires comme ça jusqu'à demain matin et plus, tellement il y a de personnages hors de l'ordinaire qui colorent ce quartier, mais je vais m'arrêter là pour l'instant. Ce qui m'a le plus marquée, c'est cette vérité criante qui respire derrière ces personnages hors du commun. Oui, Hochelague, tu m'as touchée, par ton authenticité vibrante, par ta réalité fragile et dure à la fois. Aujourd'hui, la vie m'a amenée ailleurs, là où le fleuve s'élargit, là où les montagnes vous saluent, là où les histoires des petites gens se perdent dans l'immensité du territoire. Mais, quand je parle de toi, Hochelaga, j'ai un pincement au cœur, et quand les gens me demandent d'où je viens, je ne dis pas Montréal mais Hochelaga, Hochelaga mon amour !

\*\*\*

*Elisabeth Desjardins est à ses heures conteuse, marionnettiste et intervenante jeunesse et auprès des personnes ayant une déficience intellectuelle. Ses études en psychologie et en art-thérapie démontrent chez elle un grand intérêt pour l'art et pour l'être humain. Elle est avant tout une grande voyageuse qui aime explorer l'âme humaine.*

## **Notes**

1 La famille Bougon est la vedette de la télésérie québécoise *Les Bougon*, écrite par François Avard et Jean-François Mercier, diffusée de 2004 à 2006 et d'un film de 2016, intitulé *Votez Bougon*. Tous deux relatent les aventures parodiques d'une famille populaire typique des quartiers montréalais Centre-Sud et Hochelaga-Maisonneuve.